

A - Guilleragues [1628-1685], *Lettres portugaises*, quatrième lettre, 1669.

B - Madame de Sévigné [1626-1696], *Correspondance*, 5 octobre 1673.

C - Voltaire [1694-1778], *Correspondance*, 18 décembre 1752.

Texte A — Guilleragues, *Lettres portugaises*

[En 1669 parut à Paris un livre anonyme intitulé Lettres portugaises consistant en cinq lettres d'amour adressées par une religieuse du Portugal, Marianne, à un gentilhomme français passionnément aimé et qui l'a abandonnée. On crut d'abord à l'authenticité des lettres mais très vite le bruit circula que cette correspondance était inventée, oeuvre littéraire due à la plume de Guilleragues. Les cinq lettres se présentent comme un monologue, les réponses du destinataire étant absentes.]

[...] Il y a longtemps qu'un officier attend votre lettre ; j'avais résolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût : mais elle est trop extravagante, il faut la finir. Hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre, il me semble que je vous parle, quand je vous écris, et que vous m'êtes un peu plus présent. La première ne sera pas si longue, ni si importune, vous pourrez l'ouvrir et la lire sur l'assurance que je vous donne ; il est vrai que je ne dois point vous parler d'une passion qui vous déplaît, et je ne vous en parlerai plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai toute à vous sans ménagement : votre passion me paraissait fort ardente et fort sincère, et je n'eusse jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté pour vous obliger à faire cinq cents lieues, et à vous exposer à des naufrages pour vous en éloigner ; personne ne m'était redevable d'un pareil traitement : vous pouvez vous souvenir de ma pudeur, de ma confusion et de mon désordre, mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engagerait à m'aimer malgré vous. L'officier qui doit vous porter cette lettre me mande pour la quatrième fois qu'il veut partir ; qu'il est pressant ! il abandonne sans doute quelque malheureuse en ce pays. Adieu, j'ai plus de peine à finir ma lettre, que vous n'en avez eu à me quitter, peut-être, pour toujours. Adieu, je n'ose vous donner mille noms de tendresse, ni m'abandonner sans contrainte à tous mes mouvements : je vous aime mille fois plus que ma vie, et mille fois plus que je ne pense ; que vous m'êtes cher ! et que vous m'êtes cruel ! Vous ne m'écrivez point, je n'ai pu m'empêcher de vous dire encore cela ; je vais recommencer, et l'officier partira ; qu'importe qu'il parte, j'écris plus pour moi que pour vous, je ne cherche qu'à me soulager, aussi bien la longueur de ma lettre vous fera peur, vous ne la lirez point ; qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ? Et pourquoi avez-vous empoisonné ma vie ? Que ne suis-je née en un autre pays ? Adieu, pardonnez-moi ! je n'ose plus vous prier de m'aimer ; voyez où mon destin m'a réduite ! Adieu.

Texte B — Madame de Sévigné, *Lettre à madame de Grignan*

[Les premières lettres de Mme de Sévigné à sa fille, Mme de Grignan, furent écrites en 1671 à l'occasion de la séparation qui suivit le mariage de sa fille partie rejoindre son mari, lieutenant général de Provence.]

À Montélimar, jeudi 5 octobre [1673]

Voici un terrible jour, ma chère fille ; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous ; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons ; je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous. Je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours, de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée. Mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé. Je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir.

Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avais-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse. Je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan. Je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi.

J'en attendrai les effets sur tous les chapitres ; il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime ! [...]

Adieu, ma chère enfant, aimez-moi toujours : hélas ! nous revoilà dans les lettres . Assurez Monsieur

l'Archevêque de mon respect très tendre, et embrassez le coadjuteur; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de SaintGeniez qui vient me consoler. Ma fille, plaiguez-moi de vous avoir quittée.

Texte C — Voltaire, Lettre à madame Denis

[Les lettres de Voltaire adressées à sa nièce, Mme Denis, constituent un document sur la désillusion du philosophe à Berlin, conséquence de la dégradation progressive de ses relations avec son hôte Frédéric II, roi de Prusse, qui avait invité Voltaire à sa cour pour contribuer à la diffusion des Lumières.]

À Berlin, le 18 décembre 1752

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à désertir honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années. Je vois bien qu'on a pressé l'orange ; il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave*.

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*.

Entendez par : *je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*.

Soupez avec moi ce soir signifie *je me moquerai de vous ce soir*.

Le dictionnaire peut être long ; c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie*.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible ? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui ! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures, et quelles brochures !

Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contrastes ! Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe ! et je l'ai appelé *le Salomon du Nord* !

Vous vous souvenez cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il : *je le suis de même*. Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre .

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici [...].

I. Vous répondrez d'abord aux questions suivantes (4 points) :

Quelle place est dévolue au destinataire dans chacun de ces textes et quel est d'après vous l'enjeu de chaque lettre ?

II. Vous traiterez ensuite un de ces sujets (16 points) :

1. Commentaire

Vous commenterez le texte de Mme de Sévigné (texte B).

2. Dissertation

Dans le texte A, Guilleragues fait dire à Marianne : « J'écris plus pour moi que pour vous. » En quoi cette formule surprenante vous paraît-elle pouvoir s'appliquer au genre épistolaire, envisagé dans sa diversité ? Vous prendrez appui sur les textes proposés dans le corpus, les textes étudiés en classe et vos lectures personnelles.

3. Invention

La fille de Mme de Sévigné s'empresse de répondre à la lettre de sa mère afin d'atténuer la douleur de la séparation en cherchant à la persuader des mérites de l'échange épistolaire. Vous rédigerez cette lettre.

A - Guilleragues [1628-1685], *Lettres portugaises*, quatrième lettre, 1669.

B - Madame de Sévigné [1626-1696], *Correspondance*, 5 octobre 1673.

C - Voltaire [1694-1778], *Correspondance*, 18 décembre 1752.

Le corpus se compose de trois lettres couvrant une période de deux siècles correspondant à l'âge d'or de l'épistolaire : le 17^{ème} siècle et le 18^{ème} siècle. Guilleragues publie ses *Lettres Portugaises* en 1669 en les faisant passer pour des lettres réelles alors qu'elles sont fictives. La lettre de Madame de Sévigné est tirée de sa correspondance réelle avec sa fille. Enfin, la dernière lettre, elle aussi réelle, a été écrite par Voltaire, grand auteur et philosophe des siècles des Lumières. On peut alors se demander quelle place est dévolue au destinataire dans chacun de ces textes et quel est l'enjeu de chaque lettre.

Les trois lettres offrent chacune un rapport spécifique au récepteur de la lettre. Dans le texte de Guilleragues, la présence du destinataire est explicite à travers un ensemble de questions, d'apostrophes, d'ordres, qui confèrent à l'amant un caractère tangible. Dans l'expression « il me semble que je vous parle », on remarque l'utilisation des pronoms « je » et « vous » qui tissent le lien entre la religieuse et l'être aimé. Par ailleurs, la lettre affirme l'omniprésence d'un moi qui se livre au lecteur de sorte qu'on pourrait presque penser que le destinataire n'est autre que la religieuse elle-même. Le texte de Madame de Sévigné atteint quant à lui une sorte d'équilibre entre les marques du « je » et celles du « vous ». En effet, la lettre fait l'aveu du manque, mais simultanément elle comble par l'acte d'écrire l'absence du destinataire chéri : « j'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ». Enfin, le texte de Voltaire se caractérise par la rareté des occurrences désignant le destinataire de la lettre ; la lettre perd ici son caractère privé et intime.

Dans le roman épistolaire de Guilleragues, la lettre s'apparente au journal intime. Elle permet au destinataire de livrer son moi profond sous la forme du *lamento*. La lettre de Madame de Sévigné - correspondance réelle inscrite dans les conventions sociales du XVII^{ème} siècle - permet d'exprimer dans une parole mi- publique mi- privée la souffrance de la séparation, mais dans le même temps de l'objectiver et donc de l'épurer. L'écriture permet chez Guilleragues comme chez La Fayette de pallier une absence et, dans une certaine mesure, de reconforter l'auteur. Le texte de Voltaire utilise la lettre pour une toute autre raison. En effet, Voltaire use de la lettre pour dénoncer le mensonge des mots et inscrit sa lettre bien au-delà d'une communication privée ; il vise le combat philosophique et d'une certaine façon la postérité.

Communication adressée ou repli sur soi, échange privé ou à vocation polémique, la lettre permet de délivrer un message mais elle permet aussi de dessiner le portrait de celui qui l'écrit.